

Pavel

Épisode 3

L'AMOUR
M'ÉCOEURE

epizzod

Matthieu Simard

Dans l'épisode
précédent...

J'ai toujours été seul.
C'est pour ça que le
directeur de Saint-Juste
m'a choisi pour éloigner
les autres.

Chaque semaine,
dans son bureau enfumé,
je lui raconte ce que j'ai vu,
et j'ai mal au cœur.

Mais ce jour-là, même si
je savais qu'Anouk avait
réfugié tous ses secrets,
je ne voulais pas le dire.

J'ai menti au directeur.
Il l'a su. Il a voulu me
renvoyer. Mais Pavel
est intervenu.

Et comme si ce n'était pas assez, il m'a même
encouragé à parler à Anouk. Tout était bien.

Mais ça n'a pas duré. Parce que pendant qu'Anouk s'embrasait sur le feu,
Pavel se faisait kidnapper sous mes yeux.

Dimanche soir, en plein milieu du parc Jean-Brillant. On est assis côte à côte sur le gazon, comme s'il n'y avait rien autour, comme si on campait au milieu de nulle part. On regarde le ciel comme si on pouvait voir les étoiles. Il fait froid, de ce froid qui pousse à se coller. Anouk soupire. Je colle mon épaule un peu plus fort contre la sienne, en me demandant si je devrais l'embrasser. Je ne sais jamais quand faire un move.

Maintenant ? Je l'embrasse maintenant ?

Je soupire. Anouk colle son épaule encore plus fort contre la mienne. Et si elle me repousse ? Et si elle se lève et que ce moment de froid tout chaud en dedans s'évanouit trop vite ? Et si je ne lui plais pas, si la fin de semaine qu'on vient de passer ensemble ne veut rien dire pour elle ? Elle me regarde. Elle me sourit. Maintenant ? Je l'embrasse maintenant ? Je ne sais pas. J'ai peur. J'ai mal au cœur. Je suis tanné de tomber en amour.

L'amour, ça me gèle le cerveau.

L'amour, ça me décourage.

L'amour m'écœure

Les gens en amour me tapent sur les nerfs. Les petits papillons qui battent des ailes dans leur estomac, les sourires coquins qu'ils se lancent à tour de bras, les petits cœurs qui virevoltent autour de leurs têtes. Tout ça est très désagréable. Ils sont lourds, les gens en amour, ils sont fatigants. Je ne veux pas être comme eux. Alors, quand c'est à mon tour d'être en amour, je n'en parle à personne.

Même pas à la principale intéressée.

J'en ai aimé plein, depuis que je suis né, des filles parfaites comme Anouk. Secrètement, presque tout le temps. Et chaque fois, ça s'est terminé dans la douleur — la mienne, bien sûr, étant donné que la fille n'était pas au courant de mes sentiments.

L'amour, ça fait mal, je l'ai compris bien vite. Ça finit toujours par faire mal. Mal +. Plus qu'un meuble échappé sur ton gros orteil, plus qu'un trombone qui traîne au fond d'un sac d'école et qui se plante dans ton index. Plus que de mourir au bout de ton sang dans la chambre d'amis d'un meurtrier sans amis.

Oui, bon, je ne suis jamais mort au bout de mon sang. Mais pour le trombone, ça, je sais : des histoires de sac d'école carnivore, j'en ai des tonnes. Et pour le gros orteil, j'ai une bonne idée aussi, il y a quelque part une armoire qui se souvient sûrement de sa rencontre avec mon pied.

Je dis n'importe quoi. C'est parce que j'essaie de me changer les idées, n'importe comment, pour trouver le courage de faire un move, pour arrêter de réfléchir, pour oublier le « secrètement », ne serait-ce qu'une fois. Anouk soupire, encore.

— C’est plate qu’on puisse pas voir les étoiles, dit-elle.

— Oui.

— Pourquoi on regarde le ciel, déjà ?

— Ben... Je sais pas pour toi, mais moi, c’est parce que je suis trop gêné pour te regarder dans les yeux. (J’ai dit ça, moi ? Qu’est-ce qui me prend ?)

— Tu devrais pas être gêné...

Maintenant ? Je l’embrasse maintenant ?

• • •

Retour en arrière, deux jours plus tôt. Vendredi midi. On est devant le collège Saint-Juste, Anouk et moi.

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Shit... Quelqu’un vient de kidnapper ma gang.

La panique coule dans mes veines. Anouk le voit bien.

— Ta gang ? Qui ça, ta gang ?

Ma gang, c’est Pavel. Ce Russe étrange qui a débarqué dans notre collège quatre jours plus tôt, et qui a chamboulé ma vie plate de gars ordinaire de seize ans. Mon ami Pavel, je crois. Je ne sais pas si je peux le qualifier d’ami, je ne connais rien de lui. Tout ce que je sais, c’est qu’un lien spécial existe entre nous deux, un sentiment que je suis incapable d’expliquer. Fraternel, peut-être, intense et troublant. Je l’ai sauvé d’une mauvaise situation, il m’a rendu la pareille ; ça crée des liens. Il me fascine. Et en plus, je semble être la seule personne à qui il veut parler.

À qui il voulait parler, en fait. Parce que maintenant, il n'est plus là.

On l'a enlevé. Sous mes yeux. Un gros homme au costume noir l'a tiré de force dans une voiture tout aussi noire. C'est pour ça, la panique dans mon corps. Anouk jette un œil derrière elle, là où Pavel se trouvait deux minutes plus tôt.

— Mais t'es sûr ? T'es sûr que t'as pas rêvé ?

— Je te jure, il l'a pris, comme ça, paf. T'as pas entendu les crissements de pneus ?

— Oui, mais... Il l'a forcé, tu dis ?

— Oui. Pavel se débattait, mais le gars était deux fois plus gros que lui... Je comprends pas...

Anouk voit bien par mes gestes que je dis vrai. Les pensées se bousculent dans ma tête, les qui et les quoi et les pourquoi et les comment. Je me demande ce que j'aurais pu faire. Je regrette même de m'être approché d'Anouk, de m'être éloigné de Pavel, cinq minutes plus tôt. Je suis confus, ma voix tremble, mon corps aussi.

— Je... Je...

Je parle en points de suspension, je n'ai plus de voix, comme si l'armoire de tantôt était tombée sur mes cordes vocales plutôt que sur mon orteil. Anouk sent tout ça, et elle n'a d'autre choix que de me croire, que de partager ma panique un peu.

— Il faut qu'on fasse quelque chose, d'abord ! Qu'est-ce qu'on fait ?

Elle a dit « on ». Sur le coup, je n'ai pas remarqué, perdu dans mes qui et mes quoi. La fille qui me fait rêver depuis deux mois, qui m'ignore depuis tout aussi longtemps (moins un jour), a dit « on ». La fille dont

j'essaie de dessiner le visage dans mes cahiers pendant les cours plates (je n'ai aucun talent, elle finit toujours par ressembler au gars qui lit les nouvelles à LCN). La fille dont le souvenir, le soir, provoque des érections interminables (mais ne le dites pas). Elle a dit « on », comme si nous étions quelque chose, elle et moi.

Mais je ne m'en suis pas rendu compte. Je m'en rendrai compte plus tard. Ça sera cool. Pour l'instant, je me contente de trouver qu'elle a raison, qu'il faut faire quelque chose. Mais quoi ? On fait quoi dans des circonstances pareilles, à part sentir un « aaaaaaaaah » à l'intérieur, et rester stupéfait pendant des heures ?

La police. Les parents de Pavel. Le directeur du collège. L'hélicoptère TVA. Claude Poirier. James Bond. Jack Bauer. Les vendeurs d'autos noires. Une voyante. Un satellite. Une pinte de lait. Mon père. Facebook. Toutes sortes de solutions traversent nos esprits. On est perdus, on tourne en rond.

— Commençons par le directeur, suggère Anouk.

— Non, non, non...

— Comment ça, non ? C'est lui qui peut le mieux nous aider, non ?

— Je le truste pas, le directeur...

Anouk ne sait rien de mon quasi-renvoi de la veille. Mais moi, je ne l'ai pas oublié. C'était trop étrange, trop troublant, et Pavel y était beaucoup trop impliqué pour que je puisse faire confiance au directeur. Et puis, tiens, qu'est-ce qui me dit que monsieur Bélanger n'a pas joué un rôle dans l'enlèvement de Pavel ? Après tout, c'est grâce à Pavel si je suis toujours un élève de Saint-Juste, et j'ignore ce qui s'est passé dans le bureau du directeur, hier après-midi. Tout ça est trop louche.

— Je lui fais vraiment pas confiance, au directeur.

— Ah ?

— Je t'expliquerai... Mais là... Qui est-ce qu'on truste, ici au collège ?

— Ben... Je sais pas trop... Moi, y a mon prof d'histoire.

— Il est là, aujourd'hui ?

— Ça doit. Je suis censée avoir un cours avec lui, tantôt.

Un prof d'histoire, ça devrait aller, étant donné que c'est en plein ce qu'on va lui raconter, une histoire.

• • •

Anouk et moi sommes dans le bureau de m'sieur Ouellet, le prof d'histoire. Il y a là deux chaises en plastique, nous les occupons. Et un fauteuil en cuir, il l'occupe. Hiérarchique.

Merde. Il est cute, le prof d'histoire. Objectivement, je veux dire. Si j'étais une fille.

Je sais que ce n'est pas le temps d'être jaloux, mais quand même. Dès qu'on est entrés dans le bureau, Anouk est devenue mielleuse. Elle a pris une voix plus grave, a replacé sa chemise et s'est mise à sourire, ce qui n'était pas très pertinent dans les circonstances.

En conséquence, je ne l'aime pas, m'sieur Ouellet. C'est peut-être un bon bonhomme, mais s'il plaît à Anouk il devient un peu mon ennemi. D'ailleurs, même si je suis assis en plein devant lui, ce n'est pas tellement moi qu'il regarde.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Anouk ?

On lui explique. Je lui explique, en fait, pendant qu'Anouk lui sourit. La disparition de Pavel, l'homme et l'auto, les crissements de pneus, et le «

on sait pas quoi faire ».

— Mais je ne le connais même pas, cet élève-là, moi, qu’il répond bêtement. Ça ne me concerne pas vraiment, votre histoire. On va aller voir le directeur ensemble, il va s’occuper de vous.

Bravo.

Vraiment, bravo.

En marchant derrière m’sieur Ouellet dans les couloirs du collège, vers le bureau de monsieur Bélanger, je prends un peu de recul. Anouk m’attend, un peu piteuse.

— Et pourquoi tu lui fais confiance, à lui, déjà ?

— Ben... J’sais pas...

Parce qu’il est cute. Évidemment. Je suis un peu fâché, mais en même temps, je ne vaux pas mieux qu’elle. Pourquoi pensez-vous que je me suis fié à Anouk pour le choix du prof en qui avoir confiance ? Ces cercles sont beaucoup trop vicieux.

— Excuse-moi, ajoute-t-elle en me garrochant son sourire le plus charmant.

Je suis à ça de m’enfarger dans mes genoux, ramollis par ces lèvres à faire fondre ce qu’il reste de l’Arctique.

• • •

Nous voilà tous dans le bureau de monsieur Bélanger, grand manitou du mauvais goût et, accessoirement, directeur du collège Saint-Juste.

— Je ne pensais pas te revoir de sitôt, Martin...

Sa cravate est particulièrement carreautee, aujourd'hui. Il n'a pas l'air très content de me voir, monsieur Bélanger. Ce qui est compréhensible, après nos aventures de la veille. Je ne réponds rien, ne voulant pas attiser le feu qui naît dans ses yeux. Du haut de tout son désintéret, m'sieur Ouellet prend la parole.

— Ces deux élèves ont vu un jeune inconnu se faire voler par un homme de race noire, et ils veulent qu'on fasse quelque chose.

Eh ben. En plus d'être cute, le prof d'histoire ne nous a même pas écoutés. Je corrige. Habillé en noir, l'homme, pas de race noire. Enlever, pas voler. Et Pavel, pas un inconnu.

Quand je prononce le nom de Pavel, le feu dans les yeux du directeur s'éteint, et il esquisse un petit sourire, tout petit, que je ne suis pas censé voir. Le sourire dure une fraction de seconde, puis monsieur Bélanger prend un air préoccupé — faussement préoccupé. Il nous dit de ne pas nous en faire, qu'il s'occupe de tout.

— Oh, et puis rentrez chez vous, je vous dispense de vos cours cet après-midi. Vous avez vécu assez d'émotions comme ça.

Je veux répondre que les cours ne sont pas particulièrement émouvants à Saint-Juste, mais ça ne vaut pas la peine. Et puis, un après-midi de congé, ça ne se refuse pas. Avant que nous quittions son bureau, il m'annonce qu'il va m'appeler ce soir pour me dire ce qu'il en est, au sujet de Pavel. Et il nous répète de ne pas nous en faire, qu'il s'occupe de tout. Tout le monde semble satisfait.

Sauf moi.

Quelques minutes plus tard, je me retrouve seul avec Anouk. Elle me demande ce qui ne va pas. Je lui dis que je truste encore moins le directeur qu'avant. Que je suis convaincu qu'il ne fera rien. Que ce soir, quand il

m'appellera, ce sera pour me répéter de ne pas m'inquiéter, qu'il s'occupe de tout, et rien d'autre.

— Tu serais pas un peu paranoïaque, toi ? suggère Anouk.

— C'est parce que tu n'es pas au courant de ce qui s'est passé hier... Ils ont eu une rencontre, Pavel et le directeur. C'était weird. Ça a juste duré une couple de minutes, mais c'était comme si Pavel avait pris le contrôle de son esprit. Moi, à sa place, à monsieur Bélanger, je l'aimerais pas trop, le Pavel...

— C'est n'importe quoi...

— Non, je te jure. T'as pas vu ses yeux tout à l'heure ?

— Quoi, ses yeux ?

— Il était content que quelque chose soit arrivé à Pavel. Je serais même pas surpris que...

— Oui, mais quand même...

— Pis là, on peut rien faire, avec ton super prof d'histoire qui nous a...

— Je t'ai déjà dit que j'étais désolée.

— Oui, je sais. Je t'en veux pas, c'est juste que...

— Je suis désolée, vraiment. Je pensais que... Mais c'est vrai qu'il était peut-être bizarre, le directeur. Comme s'il avait voulu se débarrasser de nous le plus vite possible. Ah, je sais plus, là.

— Je te jure qu'il se passe quelque chose de croche.

— Je sais plus. C'est peut-être juste que t'as l'air tellement convaincu, aussi. C'est bizarre, cette histoire-là.

— Mets-en...

Anouk n'a pas l'air de vouloir en rester là. La culpabilité, sûrement. Ou, peut-être, un réel intérêt pour tout ce mystère.

— En tout cas... Quand Bélanger t'aura parlé, ce soir, appelle-moi après, O.K. ? Pour me dire ce qui se passe.

Puis elle me donne son numéro de téléphone.

Depuis le début du trimestre, quand je rêvais à Anouk le soir avant de m'endormir et que je nous inventais des histoires, ce n'est pas comme ça que ça se passait, pour le numéro de téléphone.

• • •

On est dans ma tête, mais on se croirait dans un film de tornades, avec des vaches qui volent et des voitures à l'envers.

J'ai un sourire niais fixé au visage, parce qu'Anouk. Et j'ai l'intérieur vidé, apeuré, inquiet, parce que Pavel.

Je suis dans un blender. Mélangé. Déchiqueté. Liquéfié. Off.

• • •

Je viens d'arriver chez moi, dans la maison familiale relativement cossue qui coûte beaucoup trop cher, mais qui paraît tellement bien quand mes parents reçoivent des invités. Il y a un mot sur la table de la cuisine.

« Salut chéri,

« Ton père et moi sommes partis à notre cours de tango. Nous rentrerons tard. Ton frère est chez des amis pour le week-end. Il y a quelque chose dans le frigo, sinon commande-toi de la pizza.

« Je t'aime,

« Maman. »

Quand ma mère dit qu'il y a quelque chose dans le frigo, ça ne veut rien dire d'autre. Ça ne veut pas dire qu'elle m'a préparé quelque chose, ça veut juste dire qu'il y a des choses dans le frigo. Du beurre, par exemple.

Pizza, ce sera.

Leur cours de tango est à quatorze heures. Il dure une heure. Pourtant, comme chaque vendredi, ils vont rentrer à minuit et demi, pompettes, riant comme des enfants, oubliant vaguement que j'existe. Ça ne me dérange pas, je suis habitué. Je ne leur en veux pas, d'ordinaire. Mais aujourd'hui, j'aurais peut-être aimé avoir leur appui, leur avis, au moins leur oreille. Je devrai faire sans.

J'espère que le livreur aura un peu de psy en lui.

• • •

Quelques heures plus tard. Je suis collé sur le téléphone du salon et j'attends impatiemment l'appel du directeur, pas tant pour l'appel du directeur en soi que pour pouvoir ensuite appeler Anouk.

J'écoute du vieux country. Hank Williams, le père. J'ai le pouce sur le « pause » de la télécommande du stéréo. Ça sonne, drrrrinnng. Mon pouce frémit, la musique se tait. J'attends la deuxième sonnerie, parce qu'il ne faut jamais répondre entre deux sonneries, ça porte malheur. Drr.

— Allô ?

— Martin ?

— Oui.

— C’est monsieur Bélanger. Écoute, je vais être bref. J’ai fait tous les téléphones nécessaires, et tout est correct.

— C’est-à-dire ?

— Tu n’as pas à te faire de soucis.

— Mais, je l’ai vu se faire...

— Tout est beau. Repose-toi, passe une belle fin de semaine.

Et il raccroche.

Et moi, c’est troublant, mais je m’en fous.

Au moins, je me sens coupable de m’en foutre. Je devrais être frustré, déçu. Je devrais être outré, monter aux barricades, poser des affiches, manifester, exploser à Tout le monde en parle. Mais non, je m’en fous. Un peu parce que je l’avais prévu, mais surtout parce que ce que j’attendais vraiment, c’était de pouvoir appeler Anouk. Là, je peux.

— Allô Anouk, c’est Martin.

Je tremble. C’est stressant, appeler une fille.

— Martin ? Martin qui ?

Ah ben oui. Elle ne connaît pas mon nom. Je ne lui ai jamais dit.

— Ben... Martin du collège, là. Tu m’as demandé de t’appeler dès que j’aurais des nouvelles de Bélanger.

— Ah, oui, salut. Pis ?

Elle sonne bête.

— Pis rien. Comme j’avais prédit. Il a rien dit, juste de pas m’en faire.

— Mais t’as pas posé de questions ?

— Il m’a pas laissé le temps...

— Hm.

J’ai l’impression de la déranger.

— Je te dérange ?

— Non, non. Moi, j’en ai parlé à mon père, pis il dit qu’on devrait aller voir la police.

— Ah oui ?

— Oui. Demain, genre. Peux-tu ?

— Euh... Oui, oui, je peux. À quelle heure ?

À quatorze heures, qu’elle dit, sur Queen-Mary, en face du poste de police qu’il y a là, près de Decelles.

Notre première date.

Je suis content comme un smilie avec une grosse bouche. :-D

• • •

Dans mon lit. Un lit queen avec des draps rouges. J’ai mon iPod sous l’oreiller, je sais que je ne dormirai pas beaucoup cette nuit.

Ce n’est pas compliqué, dans le fond, susciter l’intérêt d’une fille. Il s’agit simplement qu’un ami se fasse kidnapper. Ça crée une quête. Un voyage. Des raisons de se voir, des obligations sociales. Ça enlève une grosse part de malaise : le « on sait pas pantoute quoi se dire » est remplacé par une part équivalente de « on sait pas pantoute ce qu’on fait ».

Mes parents ne sont toujours pas rentrés, et moi, je traîne sur mon matelas trop dur (c'est bon pour mon dos, il paraît) qui me fait mal au dos. J'ai beaucoup de réflexions en tête, et trop peu de temps. Je les entasse, elles se bousculent, c'est le free for all dans mon cerveau.

La culpabilité. C'est elle qui occupe la plus grande place, présentement. Parce que, si je laissais voguer mon esprit, il n'y aurait que des images d'Anouk partout, sous tous les angles, et j'imaginerais tous les scénarios possibles pour demain. Avec, idéalement, un gros french à la fin de la journée. Ou au début. Avec l'amour, le maudit amour, qui me foutrait peut-être la paix, pour une fois, qui me laisserait vivre ça simplement, sans que j'aie envie de le cacher, de me cacher. Mais je ne peux pas me laisser aller à ces pensées. Parce que Pavel, lui, est peut-être en danger. Je n'ai pas rêvé.

Alors je me force. Je me concentre sur Pavel, pour me donner bonne conscience, je crois. Et, plus j'y pense, plus je m'inquiète pour de vrai. Plus j'y pense, plus c'est lourd dans ma tête, jusqu'à devenir tout gris et tout embrouillé. Presque opaque. J'ai l'impression d'être trop jeune pour ce qui m'arrive. Ou trop gâté. Ou pas assez débrouillard. Ou tout ça ensemble.

Mais alors que tout est devenu d'un gris complètement opaque, alors que l'inquiétude, toute l'inquiétude, pince chaque nerf de mon corps, une petite lumière s'allume sous mes paupières. Blanche. Faible. Et tandis que la lumière apparaît, le poids disparaît, et l'inquiétude aussi. C'est la lumière de la paix, que je me dis. Ça y est, je délire, que je rajoute. Mais ce n'est pas la paix. La lumière, c'est Pavel, je le sens comme s'il était là. Et j'entends sa voix, aussi présente que s'il était à côté de moi. Je l'entends de l'intérieur de mes paupières, je n'ai jamais ressenti ça.

— Ne t'inquiète pas. Je vais bien. Je suis bien.

C'est ce qu'il me dit, de sa petite lumière blanche, directement dans ma tête. Je devrais trouver ça étrange, ça devrait me faire peur, parce que c'est trop réel, mais non. C'est tout à fait normal, dans mon esprit, à ce moment-là, c'est tout à fait normal que Pavel me parle, me calme. Puis la lumière, le gris, la voix, tout s'estompe, et je retombe dans mon lit queen et mes draps rouges, comme s'il ne s'était rien passé, mais je me sens plus léger. Je ne m'inquiète plus.

Anouk peut prendre de nouveau toute la place, toute la place que je lui laisse, toute ma chambre si elle veut. Je fonds. Je m'endors en souriant comme un épaïs. J'ai une date, demain.

• • •

Devant le poste de police, samedi après-midi. Le soleil plombe, l'air est frais. C'est un automne comme on les aime.

Le flop le plus total de l'histoire des enquêtes maison. Ni moi ni Anouk ne serons le prochain James Bond.

On s'est dit : « Tiens, on va aller prévenir la police qu'un ami a été enlevé ». La bonne idée.

— C'est quoi, son nom ?

— Pavel.

— Et son nom de famille ?

— Euh...

— Avez-vous une photo de lui ?

— Euh...

— Pourquoi c'est vous qui prenez ça en main ?

— Euh...

On a aligné une dizaine de euh, comme ça, puis on s'est fait expliquer que, si quelqu'un le déclarait disparu, on serait contactés. Puis on est sortis du poste de police. On avait l'air épais et on le savait. On a éclaté de rire, Anouk et moi, sur le trottoir. Il n'y avait rien d'autre à faire que d'en rire. Anouk a le plus beau rire qui soit.

On a tourné en rond devant le poste de police pendant cinq minutes, le temps d'effacer ces sourires, le temps de faire semblant d'être sérieux, parce que tout ça n'aidait pas à retrouver Pavel.

On a décidé d'aller manger, pour faire le point, au Pacini sur Côte-des-Neiges. Anouk était tellement belle, habillée en Anouk. Pas en élève de Saint-Juste, avec cet uniforme dans lequel je la vois depuis deux mois. Juste avec ses jeans à elle, son chandail à elle.

On a marché côte à côte, et j'ai eu envie de lui prendre la main, mais je me suis retenu.

— Anouk ?

— Oui ?

— Ton père, là... ?

— Oui ?

— Il serait du genre à truster ton prof d'histoire, lui aussi, hein ?

— Ta gueule...

— Non, mais c'est quand même lui qui a eu l'idée, pour la police...

— Ta gueule, j'ai dit...

Elle souriait d'un sourire plein de dents, en disant ça. Un peu plus loin, elle m'a poussé doucement, m'a lancé qu'elle ne savait pas que j'étais baveux. Je lui ai répondu qu'elle ne savait même pas mon nom il y a vingt-quatre heures, alors hein. Elle a fait semblant de boudier. Ça a duré deux secondes.

Craquante.

• • •

Au Pacini, on est assis à la table du coin et on est bien. Moi, je suis bien.

On a l'air d'un couple. Je suis sûr que les gens autour pensent qu'on est un couple. Ça me fait du bien.

On se parle longtemps. Naturellement. Ça coule comme un samedi après-midi d'automne, comme ça devrait, les mots et les phrases et les points d'exclamation. Pas un mot sur Pavel. Juste elle et moi. On ne s'en rend même pas compte. Anouk me trouve intéressant, on dirait, elle rit à mes jokes, elle fronce les sourcils quand je deviens sérieux. Et elle me parle d'elle.

J'apprends plein de choses :

- Elle ne sort pas avec Paiement.
« C'est un bon gars,
mais c'est pas mon genre. »
- Elle ne sort pas avec Paiement.
- Elle ne sort pas avec Paiement.
- Pas avec quelqu'un d'autre, non plus.

- Et plein d'autres choses que j'oublie au fur et à mesure, aveuglé par la lumière de son visage, assourdi par le boum-boum de mon cœur.

Anouk se lève pour aller aux toilettes. Je ne peux m'empêcher de regarder ses fesses. Mauvaise idée. Jusque-là, j'avais réussi à ne penser qu'à l'amour, parce que c'est ce qui compte vraiment. Mais là, avec ces jeans, ces fesses, ces courbes... Bon, il faut que je cache mon érection, maintenant. J'essaie de chasser le désir sexuel, parce que je n'en veux pas, pas maintenant. Ce n'est pas le temps de penser au sexe. C'est le temps de tomber en amour. Pour de vrai.

Alors je tombe en amour. Pour de vrai. Encore plus profondément qu'avant.

Ça me fait peur, mais je n'y peux rien. Ça me fait peur parce que je sais que ça va me faire mal.

Je le sais. Et je plonge quand même.

• • •

Dans ma tête, pendant qu'Anouk, aux toilettes, se refait une beauté que franchement rien n'aurait jamais pu défaire, il y a Pavel.

C'était peut-être ridicule, je m'en rends compte. M'inquiéter, ça va. En parler, ça va. Mais prendre tout en main, vouloir sauver un gars que je ne connais pas vraiment, un gars dont j'ignore le nom de famille, qui n'a jamais voulu répondre à la moindre de mes questions, c'était peut-être ridicule. Je ne sais rien de Pavel. Je ne sais même pas s'il est mon ami.

J'espère qu'il est en vie, bien sûr. Qu'on le retrouvera. Mais cette quête, cette volonté de le trouver, c'était une excuse, il faut que je me l'avoue. Une excuse pour m'approcher d'Anouk.

Et ça a fonctionné. Je ne regrette rien.

Je ne suis pas fou, quand même.

• • •

*Ma première histoire d'amour, je l'ai vécue à l'école primaire.
Charlotte, qu'elle s'appelait.*

Je devais avoir neuf ans. Mon pupitre était en plein milieu de la classe, et ce vendredi-là de février, on découpait des cœurs dans du carton rouge. Quelle belle idée, qu'il avait dû se dire, le prof : arts plastiques en carton, on taille des cœurs à grands coups de ciseaux mal aiguisés, on les barbouille de mots doux, et on les donne à qui mieux mieux, ou encore mieux, à une valentine, à un valentin. Le cœur importe peu, le destinataire, c'est tout le contraire. Si tu découpes croche c'est pas grave, si tu pognes pas c'est moins le fun.

J'ai reçu douze valentins. C'était douze de plus que Charles-Olivier, au pupitre d'à côté. De mes douze à moi, onze n'étaient pas importants. Mais l'autre, celui tout petit avec les belles lettres rondes et le point sur le i en forme de bulle, c'était le bout de carton le plus chavirant de l'histoire de l'humanité. Il disait « Bonne St-Valentin ». Il aurait pu dire « C'est bon des crevettes », ça n'aurait rien changé, parce qu'il était signé Charlotte. La Charlotte. Celle de ma classe. Celle de mes rêves secrets. Mon premier vrai kick. Ma première histoire d'amour.

Quand l'objet de ton amour te donne un cœur fabriqué spécialement pour toi, tu t'écroules de l'intérieur, et tu imagines déjà toute cette vie à partager avec elle. Charlotte of Fire. Que veux-tu, elle t'allume.

Elle m'aime, que je me suis dit tout de suite, rempli de cette carence en expérience tout enfantine. Charlotte m'aime. À cette époque-là, je n'avais aucune idée encore que l'amour, c'était quétaine, que celui des autres me

dérangerait, alors je n'ai jamais pensé à maintenir mes sentiments secrets plus longtemps. J'ai donc décidé de l'embrasser. En sortant de l'école, cet après-midi-là, j'ai bousculé deux ou trois petits de deuxième année pour la rattraper, je lui ai touché le coude. Elle s'est retournée. Je l'ai remerciée pour le cœur, elle a répondu « de rien » en souriant. Puis j'ai avancé ma bouche vers la sienne, plein d'une confiance que je ne me connaissais pas.

Et là, plouf. Au lieu de me tendre ses lèvres comme ils font à la télé, Charlotte a reculé son visage et m'a repoussé le plus loin possible. Ses amis ont ri de moi. Les miens aussi. Ça a été la fin de ma première histoire d'amour.

• • •

De retour au Pacini. Le soleil commence à faiblir. Ça doit faire quatre heures qu'Anouk et moi sommes là, que nous jasons, que nous nous entendons bien.

Depuis cette histoire de cœur découpé dans le carton et dans la chair, je n'ai pas appris grand-chose de bien concluant sur l'amour. J'ai appris à ne pas avoir confiance, à ne pas savoir quand faire un move, à avoir peur. Ce genre de choses que j'aimerais oublier, une fois de temps en temps, surtout cette fin de semaine. Mais j'en suis incapable. Ça fonctionne comme ça, les traumatismes.

C'est pour cette raison que je ne fais pas le moindre geste vers Anouk quand on se lève de table. Ni quand on met nos manteaux. Ni quand on arrive dehors. Ni quand on se dit au revoir.

Le soir, seul dans mon lit, je l'ai frenchée comme jamais je n'ai frenché une fille dans mes histoires inventées.

• • •

Il ne s'est rien passé de la journée, le lendemain. Dimanche, donc. Aucun appel, ni de la police, ni du directeur, ni d'Anouk, ni de Pavel. Un dimanche passé à traîner devant la télé, à regarder rien du tout, à essayer d'imaginer où sont les gens, tous ces gens qui occupent mes pensées.

Mes parents sont partis, encore. Un souper avec des amis, cette fois. Ils vont encore rentrer saouls. Il est dix-huit heures, et le noir du dehors me rentre dedans.

Le téléphone sonne. C'est Anouk. Rush d'adrénaline.

— As-tu eu des nouvelles de Pavel ? me demande-t-elle.

— Non, aucune...

— C'est poche. Qu'est-ce qu'on pourrait faire de plus, tu penses ?

— Je sais pas. Pas grand-chose, j'imagine... On peut juste attendre.

— On pourrait essayer de dessiner son portrait-robot...

— Je suis pourri en dessin...

— Moi aussi.

— ...

— ...

— On fait ça où ?

On s'est donné rendez-vous au Second Cup à côté du poste de police. Cette fois-ci, ça sonnait encore plus comme une date. J'étais fébrile de tout mon squelette, vibrant de toute ma peau. Heureux comme pas un, nerveux comme mille.

On a dessiné n'importe quoi devant des chocolats chauds. C'était bizarre, bizarre cool. L'électricité dans l'air qu'on se soufflait dessus me réchauffait. Puis on est allés s'asseoir dans le parc Jean-Brillant. En plein milieu du parc, sur le gazon.

• • •

En plein milieu du parc, sur le gazon.

L'épaule d'Anouk touche à la mienne. On regarde le ciel, presque sans arrêt.

— C'est plate qu'on puisse pas voir les étoiles.

— Oui.

— Pourquoi on regarde le ciel, déjà ?

— Ben... Je sais pas pour toi, mais moi, c'est parce que je suis trop gêné pour te regarder dans les yeux. (J'ai dit ça, moi ? Qu'est-ce qui me prend ?)

— Tu devrais pas être gêné...

Maintenant ? Je l'embrasse maintenant ?

Amputez-moi le cerveau, quelqu'un.

Je suis tellement tanné de tomber en amour. C'est de la torture, pour moi. Je sais que le moment est parfait, que c'est un cadeau du ciel pas d'étoiles, qu'il faut que j'embrasse Anouk, là, maintenant. Que tout, dans cette fin de semaine qu'on vient de passer ensemble, a pointé vers ce moment-ci, dans le parc. On est seuls au milieu de tout comme s'il n'y avait rien autour. Mais il y a la peur, cette maudite peur qui fait mal. L'amour, ça fait mal, c'est ce que je me répète depuis que j'ai reçu un cœur en carton

quand j'avais neuf ans. J'ai peur du rejet. Peur qu'Anouk me repousse. Peur que soudain tout le monde de toute mon existence apparaisse pour rire de moi.

Je fais quoi ?

J'y vais ? Je garroche mes lèvres sur les siennes ? Oui, go. J'y vais. Le moment est parfait.

Jusqu'à ce qu'il devienne imparfait. C'est l'histoire de ma vie. Tandis que je mouille mes lèvres en secret, Anouk me sort un poignard de mots.

— Je suis contente de t'avoir comme ami.

Je crois que je l'ai entendue, la musique des comédies dramatiques, la trompette du découragement. L'amour, ça fait mal, je vous dis.

On s'est levés, et on s'est donné des petits becs sur les joues, froids, froids — plus que froids : frettes.

— Moi aussi, je suis content de t'avoir comme amie.

L'amour, c'est quétaine, de toute façon.

• • •

Comme si ce n'était pas déjà assez déprimant, tout ça, il fallait revenir à l'école lundi matin. Je suis dans la Grande Salle, dans mon coin habituel, avant le début des cours.

Anouk vient de me frôler. Elle était avec la gang du jet-set, avec Paiement et les autres que je n'aime pas. En passant tout près de moi, elle m'a fait un sourire discret et m'a dit bonjour avec ses lèvres, sans qu'un son n'en sorte. J'ai répondu d'un geste de la tête, entre deux rangées de Kit Kat. J'ai mal au cœur.

Puis Anouk s'est rendue plus loin, dans le coin du jet-set. Comme si la fin de semaine n'avait jamais existé. Comme si j'avais rêvé. Mais je n'ai pas rêvé. De loin, elle me regarde de temps en temps, me fait, parfois, un petit sourire timide. Je ne sais pas. Je ne sais plus. Moi, je la fixe comme si j'avais peur qu'elle se fasse kidnapper. Cette fois-ci, je ne les laisserais pas faire.

Soudain, ses yeux deviennent énormes, elle s'agite, elle me pointe la porte. Il y a là, de l'autre côté de la petite vitre encastrée, tremblant, chevrotant, un Pavel maigre et blanc, qui peine à ouvrir la porte. Je me lève d'un bond, des ressorts dans les jambes, et je me précipite pour l'aider. Je lance un regard plein de soulagement à Anouk, qui me le rend.

Je tire la porte. Pavel entre dans la Grande Salle en boitant.

— Merci, dit-il faiblement.

Je veux tout savoir, évidemment. Pavel ignore tout de mon week-end d'enquête, je lui raconterai plus tard, mais d'abord, je dois connaître l'histoire. Son histoire.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Pardon ?

— Qu'est-ce qui t'est arrivé vendredi, Pavel ?

— Je... Pardon ?

— Vendredi midi... T'étais avec moi, pis... Après ça, qu'est-ce qui s'est passé ? C'était qui ?

Il a des points d'interrogation au fond des yeux. Il bouge la tête dans tous les sens, regarde partout, tout le monde. Il a l'air perdu.

— Pavel... Ça va ?

— Pardon... Est-ce qu'on se connaît ?

• • •

Matthieu Simard

Quand il était au secondaire, Matthieu Simard pensait devenir avocat. Alors qu'il étudiait le droit, il a voulu devenir journaliste. Après un certificat en journalisme, il s'est dit : « Et... auteur ? Pourquoi pas auteur ? » Pas fou. Depuis 2004, Matthieu a publié quatre romans, dont les best-sellers *Échecs amoureux* et *autres niaiseries* et *Ça sent la coupe*. Avec *Pavel*, il transporte son humour cynique, son sens du détail et ses personnages touchants dans un collège privé aux allures de prison.

Daniel Plaisance

Le trait assuré. La perspective inspirée. Des scènes cruellement vibrantes. Qui aurait pu mieux que lui donner vie à l'univers de Pavel ? Designer-graphiste à Radio-Canada, Daniel Plaisance a participé à plusieurs collectifs de bandes dessinées. Depuis 2006, il signe le populaire carnet Web Traces, qui met en scène son alter ego dans la chronique BD Les murs de la prison.

Les éditions de la courte échelle inc.
5243, boul. Saint-Laurent
Montréal (Québec) H2T 1S4
www.courteechelle.com

Directrice de collection :
Geneviève Thibault

Réviseur :
Vincent Collard

Directeur artistique :
Francisco Sottolichio

Infographe :
Diane Lanteigne

Dépôt légal, 4e trimestre 2008
Bibliothèque nationale du Québec

Copyright © 2008 Les éditions de la courte échelle inc.

La courte échelle reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition pour ses activités d'édition. La courte échelle est aussi inscrite au programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada et reçoit l'appui du gouvernement du Québec par l'intermédiaire de la SODEC.

La courte échelle bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC — du gouvernement du Québec.

L'auteur tient à remercier le Conseil des arts et des lettres du Québec pour son aide.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Simard, Matthieu

L'amour m'écœure

(Pavel ; 3)

ISBN 978-2-89651-006-1

I. Titre.

PS8637.I42A76 2008 C843'.6 C2008-940965-5
PS9637.I42A76 2008

Imprimé au Canada

Dans la même série :

Pavel, épisode 1

Plus vivant que toutes les pornstars réunies

Pavel, épisode 2

Les gens qui pognent, c'est des épais

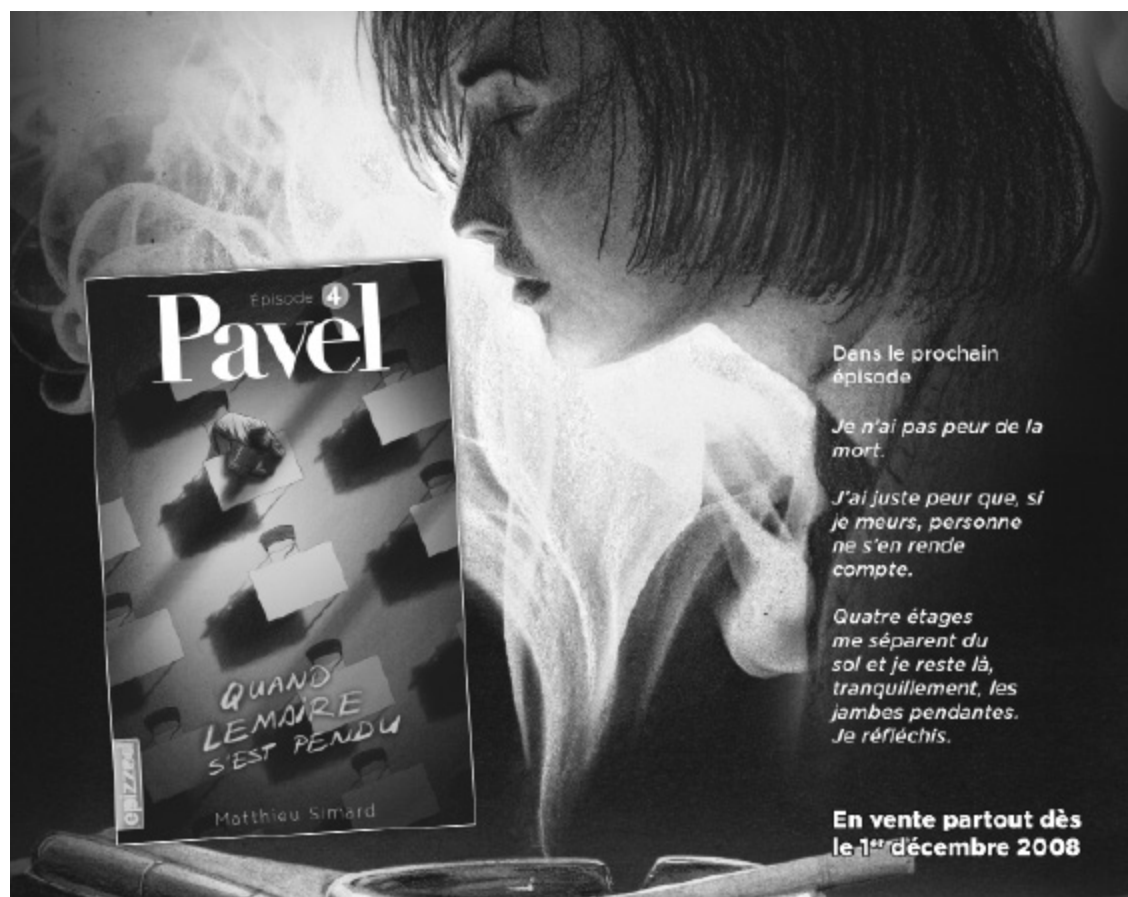
Pavel, épisode 3

L'amour m'écœure

Pavel, épisode 4

Quand Lemaire s'est pendu

Parution le 1er décembre 2008



Dans le prochain
épisode

*Je n'ai pas peur de la
mort.*

*J'ai juste peur que, si
je meurs, personne
ne s'en rende
compte.*

*Quatre étages
me séparent du
sol et je reste là,
tranquillement, les
jambes pendantes.
Je réfléchis.*

**En vente partout dès
le 1^{er} décembre 2008**



**Vous en voulez plus ?
Epizzod.com**

Matthieu explique les rapports
amoureux dans Pavel.



Pour mettre son mot ou sa marque
sur la communauté d'Epizzod, il suffit
de s'inscrire...



Une adolescente disparaît.
Un flic enquête.
Une mère craque.
Quatre allergiques s'en mêlent.
Les pistes s'embrouillent.